

La condition parasitaire

Fernand Ouellette

Volume 22, numéro 2 (128), mars–avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1980). La condition parasitaire. *Liberté*, 22(2), 13–15.

La Condition parasitaire

FERNAND OUELLETTE

Lorsqu'il n'y aura plus d'honneur dans le monde, le réalisme crèvera sur son cadavre.

Bernanos

S'il ne s'agit que d'un *débat* sur la question de la souveraineté-association, on comprend que la peur du changement soit plus enracinée chez le peuple québécois que sa passion pour un problème de structure politique. Le Parti québécois, conscient de cette peur, s'est perdu dans un dédale d'euphémismes.

En fait, il s'agit bien d'une vaste conspiration, à travers le Canada, d'intérêts et de lâchetés. On pousse l'hypocrisie jusqu'à dire au peuple québécois qu'il peut certes choisir l'indépendance, mais que le prix en sera un refus d'association. Or il est bien entendu que si le Canada et ses vassaux francophones n'avaient pas d'intérêts, on s'arracherait le Québec comme une tumeur, on le pousserait dédaigneusement vers sa république de « bananes », dit-on dans ces cas.

En somme, il ne peut être question que d'une *lutte* sans merci pour des intérêts surtout économiques. Et quelle unanimité tant chez les journalistes, les politiciens anglophones ou non que chez les « patrons » québécois, l'élite de province. Les « arguments » symboliques pour le Canada, qu'on avance quelquefois, ne sont évidemment qu'une monnaie de singe. L'objectif ? Persuader le peuple québécois que sa souveraineté politique est un *mal*, et que s'il la choisissait, il se perdrait dans son néant, il irait à sa mort comme un troupeau de lemmings. Lui parler de dignité, de maturité, de l'honneur d'être debout ? Des mots . . . Non ! Toute la pression doit porter sur

son manque de maturité, sa peur viscérale, infantile d'individu parasitaire. Car pour assumer sa réalité, s'autodéterminer, il faut être adulte, il faut avoir une vision de projet collectif, c'est-à-dire une prise de conscience de son identité et de la valeur irréductible de l'*unique*.

A quelles valeurs s'accrocher ? Le peuple québécois ne connaîtrait-il que l'argent (il ne serait pas le seul), et Miami ne serait-il pas l'objet par excellence de son désir de Nordique ? Sa volonté serait-elle atteinte gravement par la corrosion de son bien-être et la crise de civilisation ? Car si cela n'était, comment les Trudeau, Ryan, Davis et cie pourraient-ils le convaincre qu'il y a quelque grandeur dans l'abaissement et la condition parasitaire ? Et le pari que font ces messieurs, c'est que le peuple québécois ne peut survivre s'il se fonde sur sa dignité. Non ! On gonfle une rhétorique pour lui dorer sa condition parasitaire. En bons réalistes, on veut lui proposer « avec une gravité comique, des placements de père de famille ». Mais comme l'a écrit Bernanos dans *Nous autres Français*, il est possible que « les peuples jouent leur avenir à pile ou face (...) J'ai assez vécu pour savoir que la sécurité des conformistes se pare des déceptions et du désespoir des hommes de bonne volonté (...) Le réaliste rabaisse la vie pour vous épargner la peine de la surmonter. » Mais si seulement le peuple québécois *vivait*, s'il avait les yeux ouverts, aucune rhétorique ne pourrait le persuader de céder sa volonté et ses aspirations à une autre nation. Il est des évidences sur lesquelles aucune stratégie, aucune argumentation n'ont de prise. Or la puissance américaine agit sur le peuple québécois comme un chloroforme. Il *dort* devant son appareil de télévision. Il est émerveillé par le clinquant. Il ne rêve que d'être assimilé par le seul pays qu'il admire. Dire *oui*, au référendum, serait s'éveiller, prendre la responsabilité de son destin et le risque de la vie. Et je crains fort qu'il soit trop endormi, trop au chaud, pour prendre ce risque ; je crains qu'il ne vende son être pour un plat de lentilles. Il faut croire que les peuples, comme les individus, peuvent avoir l'instinct suicidaire.

Je fais mien ce mot de Bernanos : « Si ce peuple n'a plus de conscience, inutile d'insister, laissez-le crever tranquille. » Il se sent « pas pire », quelle béatitude !

Un cas étrange

FRANÇOIS RICARD

L'un des phénomènes les plus intéressants et les plus révélateurs de la dernière année politique au Québec, phénomène qui a pris depuis quelques mois une ampleur pour le moins étrange, c'est le comportement d'une fraction importante de l'« intelligentsia » face au P.Q. Pas une semaine ne passe, en effet, sans que paraisse quelque part — généralement dans *Le Devoir*, repaire par excellence du moindre penseur — un article, une déclaration, une étude dite sérieuse ou quelque tartine, fruit des cogitations tantôt d'un sociologue, tantôt d'un politicologue, parfois d'un écrivain, plus rarement d'un simple laïc, dénonçant soit violemment soit scientifiquement le P.Q., qui aurait, se plaît-on à répéter, perdu contact avec sa base, endormi ses militants, laissé se corrompre la Doctrine, se refroidir les ardeurs de naguère et s'éteindre cette belle passion qui le rendait héroïque dans l'opposition, bref, qui ne serait plus le beau parti, la belle expression des revendications nationales qu'il a été dans sa période épique, c'est-à-dire durant ses années de vaches maigres. En un mot, si l'on en croit tous ces fins analystes et ces vieux routiers déçus, le P.Q. est bel et bien fini, il a perdu tout intérêt aux yeux des « purs de purs », des « vrais de vrais » nationalistes.

L'exemple le plus frappant en a été donné récemment par monsieur Pierre Vallières qui, comme chacun sait, a beaucoup souffert pour la cause et l'incarne donc de la manière la plus pure et la plus pathétique. Monsieur Vallières, donc,